

# GOGOGO 13-14-15 janvier 2022

## *Programme de vidéos d'artistes*

« Une absence de délimitation claire entre deux milieux pouvant donner lieu à un jeu d'influences réciproques »

Le programme vidéo s'inscrit dans le festival GOGOGO en tant que scène bidimensionnelle et en écho aux propositions d'art vivant, invitant le public à se projeter dans des univers multiples, saisis par des regards artistiques à travers l'œil de la caméra. Il propose un voyage qui juxtapose des images en mouvement, à partir des années 1970 jusqu'à nos jours, dont les caractéristiques techniques et les qualités visuelles sont propres à chaque époque. En trois chapitres, ce programme présente des positionnements sociaux, esthétiques, politiques et poétiques de corps dans l'espace public, naturel, imaginaire ou onirique. Une porosité – dont le titre reprend l'une des définitions – entre l'humain-e et son environnement sous la forme de connexions visibles ou invisibles, de liens organiques qui se tissent et provoquent des images sculpturales, des narrations signifiantes, des expériences sensorielles. Les vidéos qui se succèdent dans les trois chapitres sont autant d'actions, menées pour ou captées par la caméra, performatives ou de pure fiction.

Une proposition de Marie-Eve Knoerle

## Chapitre 1

*Donna Kukama, The Swing (After after Fragonard), 2009, 6'*

La performance à l'origine de cette vidéo a été jouée dans le contexte du marché Mai-Mai ou « marché des guérisseurs traditionnels » dans la cité intérieure de Johannesburg. La référence au tableau *La balançoire* (1775-80) de Jean-Honoré Fragonard et à la frivolité de la scène du genre « fête galante » met en tension l'image de la jeune femme vêtue de blanc, l'attitude de la foule et le contexte politique sud-africain. En effet, la mise en scène du 18<sup>e</sup> siècle et son raffinement esthétique, évoquant la décadence aristocratique, est souvent interprétée comme une allégorie de la fin de l'Ancien Régime. En plus de permettre un certain point de vue, un ralenti et des jeux d'ombres, la vidéo superpose à l'action une voix off incompréhensible qui combine les langues setswana et française, renforçant la complexité de la situation.

*Adrien Missika, Cura, 2019, 5'16"*

« Cura est une action dans l'espace public qui peut être effectuée par n'importe qui en suivant les instructions », indique l'artiste en introduction de cette documentation filmée. Inscrite dans une série de « Vegetation Agapé », diverses actions menées par l'artiste dans une forme métaphorique de communication trans-espèces avec des végétaux, cette vidéo retrace une performance « romantique » dans l'espace public de Mexico. En plus du soin donné aux plantes délaissées et malmenées par l'activité humaine polluante, l'artiste, tel un peintre, révèle la couleur verte luisante de ces productrices d'oxygène et instille une image poétique dans le bruit écrasant et la grisaille prédominante de la mégapole.

*Paola Junqueira, Junior, 2021, 3'30"*

« Les invisibles sont ceux qui vivent en marge de la dignité humaine, sans le droit d'exister en tant que citoyens. Ils sous-existent, ils sont comme de petits frottements d'existence, comme de petits chuchotements, comme les babillages d'une langue. Ils vivent au moindre seuil d'une civilisation, si l'on peut dire, la nôtre. » L'artiste capte ces « instantanés », par la performance ou la vidéo, des lieux ou des personnes invisibilisés dans le tissu social fragilisé du Brésil. Elle transmet la manière dont ils créent, pour leur survie, une certaine organisation au sein du chaos. Pour Junior, elle a donné la parole à un personnage rencontré à Ribeirão Preto, sa ville natale dans le sud-est du pays, documentant la narration qu'il s'est construite et la spontanéité avec laquelle il livre ses réflexions.

*Veronika Spierenburg, Parallaxis, 2020, 21'*

En collaboration avec Kristina Köhler

Danseuses : Juliette Uzot, Lisa Vilret

Animation 3D : Noé Mart

*Parallaxis* propose des allers-retours entre la ville et l'espace tel qu'il pourrait être perçu depuis l'observatoire Urania (construit en 1907 à Zürich), entre ce qui est visible à l'œil nu et ce qui demande une observation plus attentive, entre le macro et le micro, entre l'apparence et le réel. Ainsi deux danseuses sont filmées à partir de points de vue élevés et leurs mouvements, imitant ou amplifiant les déplacements codifiés des passant-e-s, se fondent dans l'espace urbain pour devenir, avec ce décor, des compositions d'images quasi abstraites. Ce travail présente encore, dans une dimension historique, la relation entre l'astronomie et la danse moderne, dont le bâtiment Urania a abrité quelques activités (Suzanne Perrottet, Rudolf von Laban).

## Chapitre 2

*Katja Schenker, Satka, 2019, 3'30"*

Vidéo : Severin Kuhn

Enregistrée en 2019 dans une mine de magnésite près de la ville de Satka dans les montagnes de l'Oural, la performance et son dispositif de captation créent l'illusion d'un horizon fluctuant qui virevolte autour de l'artiste, elle-même défiant la gravité. Le contexte est saisissant, presque théâtral, une érosion artificielle due à l'activité minière intensive avec un ciel écrasant. Processus physique autant que métaphorique, ce cadrage mouvant laisse imaginer des interprétations qui pourraient être psychologiques telles que la perte de repères et l'instabilité, ou au contraire, la persévérance dans un environnement endommagé et stérile.

*Muriel Olesen, No Title, 1975, 7'30"*

Collection du Fonds d'art contemporain de la Ville de Genève (FMAC)

Le regard se perd dans ces images captées en circuit fermé. On devine une portion de corps respirant, quelques indices dévoilent une partie du visage, le jeu de miroir est perturbé par la partition électronique de l'écran. L'artiste, l'une des pionnières de la vidéo en Suisse romande, travaillant en duo avec son partenaire Gérald Minkoff, commence à réaliser ses propres films, installations et performances vidéo dès 1973 en explorant largement les possibilités du médium vidéo. Ce qui est donné à voir dans *No Title* est avant tout une abstraction et ses qualités sculpturales modelées par la lumière et l'ombre, le plein et le vide ; une apparence, un paysage organique, une face cachée.

*Luc Mattenberger, Moon Rise, 2009, 6'*

Collection du Fonds cantonal d'art contemporain, Genève (FCAC)

Une lueur pointe lentement dans la nuit sur une butte enneigée et laisse apparaître un étrange attirail humain. Une action digne de Sisyphe consiste à créer artificiellement un lever de lune dans un paysage enneigé qui pourrait aussi bien être une planète désertique. L'artiste travaille régulièrement sur la thématique d'un dialogue humain/machine et leurs influences mutuelles, voire l'omniprésence de cette dernière. Il évoque ici, avec le dispositif lumineux muni d'un générateur, une emprise sur la nature, ou comment un phénomène naturellement spectaculaire peut être construit de toutes pièces et l'effet, même si totalement artificiel, fasciner.

*Adrianna Wallis, Les Cris, 2018, 3'*

Cadrage : Sara Tremblay

Collection de l'artiste et du FRAC Grand-Large

L'artiste développe depuis 2016 un travail performatif et installatif autour de lettres perdues, jamais arrivées à destination ou volontairement mal adressées, voire illisibles, qu'elle sauve de la destruction. Elle redonne vie à ces fragments de vie lors de lectures publiques, par exemple – comme ce sera le cas dans le cadre de GO-GOGO –, et plonge ainsi les auditrices et les auditeurs au cœur de l'intimité des auteur.ice.s anonymes. Pour la vidéo *Les cris*, elle a choisi de restituer les moments de passion, de rage, les émotions intenses, souvent écrites en lettres capitales dans les missives récoltées. Elle déclame et « incarne cette folie », tel qu'elle exprime, dans une mise en scène « dramatique » d'un paysage embrumé du Vercors où l'écho se perd.

*Viola Poli, Sous le pli du genou, 2019, 5'10"*

Évoquant une zone sensible ou un endroit peu visible de l'anatomie humaine, la vidéo de nature expérimentale combine des registres d'images qui parlent des limites entre le corps et son environnement, matérialisées par la peau ou le tissu. Une zone industrielle, des espaces en chantier et leur esthétique froide, voire agressive, contraste avec les textures plus douces et organiques que caresse la caméra. Cette vision sensorielle fait indirectement allusion à certaines conséquences néfastes de la production industrielle, alors que les sons urbains mélangés à des sons physiologiques dont le rythme s'accélère, mènent vers un effet de transe.

*Alexander Hahn, Dirt Site, 1990, 15'30"*

Collection du Fonds d'art contemporain de la Ville de Genève (FMAC)

Avec comme prologue une idée du dixième siècle selon laquelle le cosmos est une contrefaçon créée par Satan, *Dirt Site* est une promenade labyrinthique à l'intérieur de la psyché humaine dans une atmosphère à la fois esthétique, poétique, sombre et suffocante sur le thème de l'origine et de la décadence. Les voix off pourraient être trois personnalités d'un même individu. Elles racontent des expériences oniriques, d'un point de vue humain et animal, la perspective d'un danger. Il est question de l'obscurité, de la mort et d'un nouveau monde. Le film « fait remonter des profondeurs, de l'apparence fractionnée et codifiée de notre environnement technologique, toute une zone tropicale et préhistorique de notre passé : un transfert de la partie du cortex propre aux mammifères vers le cerveau reptilien. » (site « Heure Exquise »)

## Chapitre 3

*Anne Sylvie Henchoz, Tempo on island-surfaces, 2017, 3'40"*

Avec : Zoé Hostettler, Colline Grosjean et Floriane Gasser

Dans l'espace relativement brut d'un atelier d'artiste, un trio de batteuses construit une image paillonnée, rythmée, sculpturale et sensuelle. Entre chorégraphie et composition sonore, plusieurs « paysages musicaux » émergent des mains qui cherchent les zones sensibles et résonnantes, des corps qui s'activent, posent, échangent et se répondent. La perméabilité des peaux et des sons, les zooms fragmentés, les solos qui se répercutent vers une création collective, tous ces éléments accumulent à différents niveaux l'énergie transmise par cette pièce vidéo.

*Tony Morgan, Lash, 1973, 6'54"*

Collection du Fonds d'art contemporain de la Ville de Genève (FMAC)

*Lash* est la première pièce de l'artiste qui met en scène « Herman », son alter égo androgyne, qui prend vie en 1972 à New York. Ce personnage accompagnera Tony Morgan durant plusieurs années et sera décliné sous diverses formes suivant la variété des médias utilisés (vidéo, performance, collage, photographie, sculpture, etc.) ; l'artiste a également suivi une formation de mime. Cadrage sur son portrait, focalisation sur le regard, jeu de miroir, *Lash* présente un dispositif qui simule l'extension des cils jusqu'à la limite de l'écran perçue par les spectateurs-trices. Révélant une certaine fragilité du sujet ainsi mis en scène, les cils deviennent cordes d'un instrument avec lesquelles l'artiste joue, ou qu'il caresse, durant un temps d'écoute et de respiration méditative sur une mélodie de koto.

*Anne Sauser-Hall, Deadpan Dance (after Obama, Third Debate, Floride 2012), 2013, 2'57"*

Collection du Fonds cantonal d'art contemporain, Genève (FCAC)

Depuis, 2001, l'artiste réalise une série de courtes vidéos qui citent voire reconstituent des scènes théâtralisées extraites de tableaux, chorégraphies ou encore de documents photographiques, en se concentrant sur le système répétitif de gestes automatisés. Ici, un acteur rejoue une suite de mouvements de mains effectués par Barack Obama lors du troisième débat télévisé qui l'opposait à Mit Romney, en octobre 2012 à Boca-Raton en Floride. Répétés en trois boucles qui comprennent de légères variations, les gestes deviennent presque ritualisés. Avec des sons électroniques remplaçant la voix, cette séquence vidéo quelque peu ironique met en scène le langage non verbal dans la communication d'un message politique et paradoxalement le neutralise en une chorégraphie originale.

*Salla Tykkä, Lasso, 2000, 4'06"*

Avec: Saija Lentonen, Tuomo Aho

Collection du Fonds d'art contemporain de la Ville de Genève (FMAC)

Courte narration se déroulant dans la banlieue d'Helsinki, *Lasso* dépeint un rêve ou une vision cinématographique. Sur la musique enivrante d'Ennio Morricone composée pour *Il était une fois dans l'Ouest*, l'artiste fait référence au genre du Western et à l'intérêt qu'elle y porte en regard des problématiques de pouvoir et du rôle des femmes. Le personnage principal expérimente un face-à-face avec elle-même ainsi qu'une curieuse rencontre atemporelle et mise à distance à travers une vitre. Voyeurisme, collision entre deux mondes, fantasme, médiatisation par l'écran, toutes ces hypothèses sont suspendues lorsque l'acteur frappe brutalement son lasso au sol et la protagoniste s'évanouit dans la nature environnante.

*Joan Jonas, Organic Honey's Visual Telepathy, 1972, 17'24"*

Courtesy of Electronic Arts Intermix (EAI), New York

Dans cet étrange « rituel d'identités », basé sur une performance du même titre, l'artiste déroule une narration non linéaire, par couches successives, à partir de moyens, d'effets et d'accessoires qui en complexifient la lecture. L'utilisation de miroirs, de maques et de costumes est fréquente dans le travail de Joan Jonas, afin de refléter la tension entre authenticité et rôles sociaux. Ici, ses personnages arborent certains archétypes de gestes féminins ou jouent sur un registre théâtral inspiré du Nô. S'articule un jeu entre le portrait de l'artiste, son reflet, son alter-ego « Organic Honey » – incarnation de l'artifice, de la mascarade et du narcissisme – et avec les spectateurs-trices qui ne peuvent que deviner le sens des objets, dessins ou schémas présentés à l'image (d'où peut-être le titre de « télépathie visuelle »).